

L'ARCHE *Editeur*

**Kristof MAGNUSSON**

Crèche pour hommes

Traduit par  
Johannes HONIGMANN, Sandrine AUMERCIER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Kristof Magnusson (\*1976)

# **Crèche pour Hommes**

„Männerhort“

**comédie**

Traduit de l'allemand par Johannes HONIGMANN

Traduction revue et corrigée par Sandrine AUMERCIER

## PERSONNAGES

HERVÉ, pilote de ligne, marié avec Alix

EROLL, programmeur informatique, marié avec Cindy

LUC, directeur commercial, marié avec Aude

MARIO, pompier, marié avec Marion

UN

*La chaufferie souterraine du centre commercial, un samedi. Au-dessus de la porte, une lampe rouge avec l'inscription « SORTIE SECOURS » [sic]. Un canapé, trois prises électriques, sur l'une desquelles est branché un téléviseur. Sur les murs, des affiches montrant des équipes de football et des playmates ; sur le sol, des canettes de bière et des cartons à pizza. Un boîtier avec un extincteur. A chaque fois que la porte s'ouvre, on entend des bruits de caisses, de la musique d'ambiance, des annonces publicitaires etc.*

*Hervé entre.*

*Il regarde autour de lui, s'assure de ce qu'il n'a pas été suivi. Puis il branche un fer à souder sur une des prises. Il se jette sur le canapé, ouvre une canette de bière, fume. Il allume le téléviseur, la réception est mauvaise. Il a bricolé une nouvelle antenne et la branche. La réception devient encore pire.*

*Eroll entre.*

*Il a un attaché-case, qu'il dépose à côté de l'entrée, et un sac de courses au poignet. Lui aussi vérifie qu'il n'a pas été suivi. Il branche son petit objet technique inutile dans la troisième prise, pour le recharger. Il se jette sur le canapé.*

*La façon de parler d'Hervé, joviale et maîtresse de soi, fait parfois penser aux communications d'un pilote en vol.*

EROLL : Salut Hervé.

HERVÉ : Salut Eroll. Alors, ça roule ?

EROLL : Bien sûr, ma poule. Et toi aussi, ça roule ?

HERVÉ : Ça roule.

EROLL : C'est cool. Pour toi, ça roule.

HERVÉ : Mais oui. Pour toi aussi, non ?

EROLL : Ouais, ouais, c'est cool.

*Silence.*

HERVÉ : Une clope ?

*Eroll prend la cigarette que lui tend Hervé et fume sans se rendre compte qu'il a toujours son sac de courses au poignet.*

EROLL : Tu sais, ce magasin de bricolage-là, où il y avait ces super scies ...

HERVÉ : Oui, alors ?

EROLL : Fermé.

HERVÉ : Les connards.

EROLL : Maintenant, on y trouve de vieux bijoux irlandais.

La vendeuse avait une perruque rouge, des taches de rousseur en latex et l'accent du Nord, mais bon, je ne voulais pas faire mon malin. Cindy achète une espèce de boule argentée aux rainures pleines de merde ; celui qui l'a déterrée a dû oublier de la nettoyer. Elle me dit « Une authentique broche irlandaise ! Merveilleuse, non ? » Mais bon, je ne voulais pas faire mon malin. En descendant par l'escalator, elle se rend compte que cet alliage celte tire tellement sur son chemisier qu'on voit ses seins. « Ah ben ça, j'aurais pas cru, qu'elle soit si lourde. » C'est celte, donc c'est lourd, normal. Mais bon, je ne ... *Il fume.*

J'ai demandé : « Tu veux que je l'échange ? »

L'échanger ? Mais comment puis-je être aussi insensible ? Alors que son arrière-grand-maman lui avait léguée la même broche, laquelle a été revendue par son frère héroïnomane. Quelle journée ! Il n'est pas encore midi et on en est déjà à l'un de ses traumatismes, normalement, ça ne démarre qu'au niveau de la parfumerie Brise.

Bon, ben dans ce cas, soyons sensible et partons à la recherche d'un chemisier dans lequel ses seins veulent bien consentir à rester.

HERVÉ : Ce jeu-là ...

EROLL *gesticule avec le sac, sans le remarquer* : Au bout de deux heures, elle trouve un chemisier échancré comme il faut, mais il est trop transparent. Alors on va acheter un nouveau soutif, et un top pour qu'on ne le voie pas – alors qu'elle a acheté le soutif justement pour qu'on le voie.

Puis on achète la jupe qui va avec le top. En-dessous de la ceinture, c'est là que Cindy est la pire. Si je dis : la jupe est trop longue, Cindy m'engueule, soit-disant parce que je ne veux pas qu'elle fasse de l'effet aux autres hommes. Si je dis : la jupe est trop courte, la vendeuse m'envoie un regard « gros porc lubrique ». Finalement, elle en a trouvé une qui allait.

Sauf qu'elle dépassait du manteau. Dire que j'ai toujours cru qu'on pouvait raccourcir une jupe. Mais quand je l'ai vu acheter son nouveau manteau, je ne voulais plus faire mon malin. Et c'est toujours quand on croit qu'on est enfin tiré d'affaire qu'il y a un magasin de chaussures tout près.

HERVÉ : Et tu as ...

EROLL : Avant même que j'aie pu en placer une, Cindy en avait enfilé une paire. Un faux blond arrive, c'est le vendeur : « Madame, je peux également vous proposer ce modèle avec un superbe fermoir en argent. » Bon, je me dis, Cindy va le prendre. Elle dit « Elles ne sont pas discrètes, celles-là. » Sa réplique : « Certes, madame, un fermoir, c'est fait pour qu'on le remarque. » Bon, très bien, donc pas de fermoir, va savoir pourquoi il les a apportées, dans ce

cas-là. Le courage d'être soi, dit une femme derrière nous, et lui : « Tout à fait, madame. »  
*Tire fortement sur sa cigarette.*

Il est presque quatre heures et je vois que mon week-end s'étirole, pris dans l'engrenage « fermer ou pas ». Pour couper court, je tente une suggestion intéressée : ma chérie, que je dis, ma petite chérie : prends-les avec ! Le même prix, mais plus de matériau. Je pourrai toujours te le couper après, ce fermoir.

HERVÉ : Tchîn !

EROLL : Elle a acheté la paire avec fermoir et également celle sans. Tu sais pourquoi ?  
« J'aimais bien comme l'argent brillait ». Hahaha, oui ! J'attendais qu'elle le dise, je n'attendais que cela. Parce que, pour la broche irlandaise, ce qui était bien, c'était que l'argent ne brillait pas, ça faisait authentique, donc sensible. Et maintenant, elle a acheté de l'argent brillant, donc elle a prouvé qu'au fond elle n'était pas sensible, et si elle, elle a le droit de ne pas l'être, alors moi d'autant plus, et elle doit donc avouer qu'elle s'est sensiblement gourée. Elle dit : Bon. Nous allons échanger la broche.

HERVÉ : Tu veux pas de ...

EROLL : Retour en Irlande. La vendeuse accroche des trèfles en plastique à son stand, sans nous voir. Moi : Excusez-moi. Elle : « Un instant, bon Dieu ! Faites ça 328 fois par jour, pour voir ! » *Il bondit sur ses pieds et accroche un trèfle imaginaire.* Avec moi, elle est mal tombée. *Il fait « ça » 328 fois.* Nous vivons dans une société de services, et quand moi, le client, je veux qu'elle, l'Irlandaise à 325 euros bruts de base, fasse ça 328 fois, elle doit le faire, point. Moi, ça ne me dégrade pas de le faire 328 fois, alors que je fais bien autre chose quand je programme des logiciels, et que je le fais bien plus de 328 fois par jour ; et tout ceci mis à part, je veux immédiatement échanger cette broche, parce que sinon, on voit les seins de ma femme.

Alors Cindy dit : « Excusez-nous, mon mari est parfois un peu sensible. »

Alors là, je l'ai, je veux dire, j'aurais voulu, alors je ... suis parti.

Putain de shopping ! *Il se rend compte qu'il porte toujours le sac au poignet, l'enlève et le jette.* Merde. *Il contemple sa main vide comme s'il avait perdu l'habitude de cette sensation.*

HERVÉ *lui place une bière dans la main* : Tchîn.

EROLL *avale une grande gorgée* : Je parie que ce n'est qu'à la caisse qu'elle se rendra compte de mon absence, quand elle va encore faire semblant d'avoir oublié le code de sa carte bancaire.

HERVÉ : Le centre commercial est notre chemin de croix et le shopping du samedi notre Vendredi saint. Moi aussi, je dois accepter ça. Nous sommes obligés d'en passer par là.

EROLL : Oui, mais moi, je vais y passer, tu comprends ? *Il se jette sur Hervé. Bagarre !*

HERVÉ : Laisse tomber, mon pote.

T'as déjà lu Hemingway ? C'était le champion de la non-discussion avec les femmes. Ça m'a beaucoup aidé avec ma seconde épouse.

EROLL : Hemingway ?

HERVÉ : Oui.

EROLL *désignant l'antenne* : C'est nouveau, ça ?

HERVÉ : Oui

EROLL : Tu l'as fait toi-même ?

HERVÉ : Oui.

EROLL : Comment distinguer Ballack de Bastürk avec ça ?

HERVÉ : T'aurais dû voir comment c'était avant, sans mon antenne.

EROLL : C'est un cintre, non ?

HERVÉ : C'était un cintre. Je l'ai soudé, maintenant c'est une antenne.

*Entrée de Luc.*

LUC : De la pizza, les gars !

EROLL : Triple salami ?

LUC : Ça roule !

HERVÉ : Ça roule, Luc ?

LUC : Et vous ? Tout boume ? *Il débranche le petit objet technique inutile d'Eroll et branche son ordinateur portable.*

EROLL : Mon C14-28 ! Le plus petit sur le marché, actuellement. Ça vient de la foire internationale.

LUC : Ça marche aussi sur batterie, non ?

EROLL : Bien sûr. Technologie dernier cri de Sony et design de Bang et Olufsen.

HERVÉ *à Luc* : T'es sûr que personne ne t'a suivi ?

*Luc s'assied à côté d'Hervé et d'Eroll.*

LUC : Aude a découvert un nouveau bar à sushis. Le Yurami's Sushi Circus. Un concept tout neuf. Le sushi est immobile au centre et les clients tournent autour.

Si ça, ce n'est pas de l'innovation, alors on se demande ce que c'est.

HERVÉ : On se le demande !

LUC : Ouais !

*Ils mangent.*

HERVÉ : Comme nous sommes bien, dans notre cave pour hommes.

LUC : Aude a trouvé le pantalon blanc de sa vie.

Elle en achète cinq, pour ne pas courir de risques. Sinon, le temps qu'elle s'y habitue, le modèle disparaît et là, tac, la vie perd tout son sens.

Cette fois, elle m'avait promis d'aller au Paradis Sportif. On entre, moi, je suis déjà en route vers les raquettes, et là, elle voit ces vélos sur lesquels on peut mettre des enfants devant : mini-selle, mini-étriers ... Aude, même dans une armurerie, elle trouverait quelque chose qui la fasse penser aux enfants. Elle veut donc un vélo comme celui-là. Avec une selle pour dames. Parce que les selles hommes ont cette forme-ci. Ça évite de devenir impuissant. Quand on place une femme sur une selle pour hommes, l'air est mal ventilé. Et à quoi elle lui sert, sa puissance, à l'homme, si sa partenaire a une inflammation de la vessie ? Rien. Alors il faut une selle pour dames. Le mieux, c'est un coussin à air comprimé, parce que cela n'appuie pas trop sur le pubis. Je ne savais pas que les femmes en avaient un, de pubis. Bon, du point de vue entrepreneurial, je peux comprendre : innover, innover, c'est aussi explorer toutes les zones du corps. Elle en achète sept, de ces selles dames, vu que ça aussi, ça casse, et si son pubis s'y est habitué et que ça n'existe plus, alors l'enfant sera handicapé.

Au fait, je vous ai dit que j'allais être père ?

HERVÉ : Quoi ? Non.

EROLL : Bon Dieu, c'est ...

LUC : Je lui dis, à Aude : Aude, je t'aime vraiment très fort, mais tu ne crois pas qu'avec trois de ces selles, tu peux rouler jusqu'à la ménopause ?

Une vendeur arrive et nous demande si on est ensemble. Moi : oui. Elle : « Non ! » Et en cinq secondes, elle passe de « Tu ne m'aimes plus » à « Je ne peux pas être enceinte dans ces conditions » puis « Ma vie n'a pas de sens ». L'atout hara-kiri. Comme l'année dernière avec les gens de Mitsubishi Steel. Renforcer la position de négociation. Elle sort du Paradis Sportif, elle enclenche le programme « Je saute », elle enjambe la balustrade ...

HERVÉ : Et ?

LUC : Je me suis précipité vers la sortie de secours et je suis descendu ici.

EROLL : Tu ne te fais pas de souci ?

LUC : Aude ne se tuerait jamais si je ne regardais pas.

HERVÉ : Tu es un irresponsable.

LUC : Comment ?

HERVÉ : Espèce de petit con !

LUC : Qu'est-ce que t'as, d'un coup ?

HERVÉ : Et si elle t'avait suivi, hein ?

LUC : Elle avait beaucoup trop à faire avec elle-même.

HERVÉ : On va être démasqués à cause de toi. Si nos femmes nous découvrent, c'en est fini de notre cave pour hommes.

LUC : Elle ne nous a pas vus. Aude était en pleine tentative de suicide.

*Le portable de Luc sonne d'un ton à la fois menaçant et funèbre.*

LUC : Mon trésor, je t'ai cherchée partout. Je suis en plein meeting. C'est la priorité des priorités, tu comprends. Où es-tu ? Je viens. Aussi vite que je peux. Ciao, ciao.

Moi aussi.

Mais moi encore plus.

Ciao. Ciao. A tout de suite. Ciao.

*Il prend un autre morceau de pizza.*

Comme je disais, ces gars de Mitsubishi étaient là, et ... *Le portable sonne une nouvelle fois.* Ma chérie, je suis en route. Attends, tu ne peux pas, avec cinq pantalons et sept selles ... Bien sûr que je te crois capable. Bien sûr que je t'aimme. Avec un grand A et trois i, comme toujours. *Raccroche.* Elle veut se jeter dans la fontaine devant la parfumerie Brise. Au fait, je vous ai déjà dit que j'allais être père ?

HERVÉ *irrité* : Luc, c'est génial.

LUC : Aude était sûre que ce serait une fille, et elle a tout acheté en conséquence. Mais bon, ce sera un garçon.

HERVÉ : Et tu vas devoir tout échanger.

LUC : Non, de toute façon, elle veut aussi une fille. Elle aménage la chambre d'hôte pour le garçon, à côté de notre chambre pour enfants. Je suis content. Nous sommes contents.

*Son autre portable sonne d'une sonnerie joyeuse.*

LUC : Allô avec un o ? Moi c'est Luc, environ ... *le comédien fait une description plus ou moins exacte de sa personne* 1m74, 78 kg. Bien sûr que je suis marié, est-ce que j'ai une voix de loser ? Bien sûr que ma femme est au courant. Ça s'appelle un couple libéré, mon ange. Tu sais qu'elle est sexy, ta voix ? ... Oui, j'y ai déjà été. Pour affaires. J'suis dir'com'. Il y a un bistro sympa. Je m'y tape toujours un petit noir ... à l'italienne. *Rigole bêtement.* Oui. A plus.

EROLL : Un petit noir à l'italienne ?

LUC *boit de la bière* : Oui. Je suis comme ça. Le coup de la dolce vita, ça marche toujours. Les Ritals. Ils mâchent des grains de café. *Enfourne quelques grains de café.* Ca nettoie l'haleine et relève l'ambiance.

HERVÉ : Tu l'as dit.

*Ils trinquent.*

LUC : Et alors, Hervé, comment vont – *il vérifie sur son ordinateur portable* – Alexandre et Patrick ?

HERVÉ : Ils ont quitté la maison il y a deux ans.

LUC : Ah, oui. Je devrais le noter, mais il n’y a pas de rubrique pour ça. Je vous ai déjà dit que j’allais être père ? Mais d’un fils, pas d’une fille. Nous sommes hyper-contents.

*Silence.*

Le match a commencé depuis longtemps.

HERVÉ : La réception n’est pas très bonne aujourd’hui.

LUC : Une fois, j’ai posé la question à notre ingénieur du département recherche et développement, et il a dit qu’il s’agissait d’un faux contact tout ce qu’il y a de plus banal. *Il pose une canette de bière pleine sur l’appareil. Il suffit d’exercer une pression au bon endroit. Il essaie un peu partout, mais sans succès.*

EROLL *prend son petit objet technique inutile* : Mon C14-28 est capable de neutraliser des charges, afin que le champ de l’image se construise dans la bonne inclinaison.

LUC : L’ingénieur a dit qu’il fallait le déstabiliser.

EROLL : Le déstatiser.

LUC : Déstabiliser !

EROLL : Déstatiser ! *Il appuie sur l’appareil, l’image disparaît complètement.*

HERVÉ : Super !

EROLL *donne de petits coups sur le téléviseur* : Ça va revenir, ça revient. *L’image réapparaît très légèrement, Eroll donne un coup sec sur l’appareil et l’image redisparaît.* Ce qu’il nous faudrait, c’est le câble.

HERVÉ : C’est ça, pour qu’on nous découvre ! C’en serait fini de la bière, de la pizza et de la télé !

LUC : C’en est déjà fini, de la télé.

HERVÉ : Ça allait encore avant que vous veniez. Mon antenne ...

EROLL : Elle n’a même pas de prise de terre !

HERVÉ : Qu’est-ce que tu y connais aux antennes, l’informaticien ?

EROLL : Plus que toi aux prises de terre, le pilote !

HERVÉ : Ça ne m’étonne pas que ta Cindy achète autant si c’est comme ça que tu discutes avec elle.

EROLL : Comme si c’était mieux de ton côté.

HERVÉ : Je possède la carte noire Centurion, tout le monde ne peut pas en dire autant.

LUC : Détendez-vous. *Il prend son ordinateur portable.* Je vais nous développer un concept en matière d'achat de télé.

EROLL *se jette sur Luc* : Bagarre.

LUC *le repousse* : Eroll.

*Silence.*

EROLL : Nous pourrions tout simplement discuter.

LUC : Comment ça, tout simplement ?

EROLL : Savoir comment ça va.

*Silence.*

LUC : Ça va très fort.

HERVÉ : Moi aussi.

EROLL : Oui, tout roule.

*Silence.*

EROLL : C'était un super match à Dortmund l'autre jour.

HERVÉ : Moi, j'ai vu Leverkusen contre Hamburg.

EROLL : Avec le but de la tête de Ballack ?

HERVÉ : Exactement.

LUC : Ballack joue au Bayern, maintenant.

EROLL : Je voulais dire Bastürk.

*Silence.*

EROLL : Et dans l'entreprise ?

LUC : Rien à redire.

EROLL : T'as toujours ce truc ...

LUC : Projet.

EROLL : Avec cet Américain ...

LUC : Ce Canadien.

EROLL : Ce Canadien ?

LUC : Oui.

*Silence.*

EROLL : J'écris un nouveau truc. Mais j'ai pas le droit d'en parler.

*Silence.*

EROLL : Il y a beaucoup d'argent en jeu. Mais aussi beaucoup de travail.

LUC : Chez moi aussi. Beaucoup de travail. Je suis comme ça.

HERVÉ : Oui. Du travail.

EROLL : C'est mieux que le chômage.

*Tous hochent la tête.*

EROLL : C'était comment, Hong-Kong, cette semaine ?

*Hervé sort un sachet contenant des anneaux de canette, puis retire une caisse de dessous le canapé et en extrait une chaîne faite du même type d'anneaux. Il commence à ouvrir les nouveaux anneaux de canette avec une pince et à les souder à la chaîne.*

HERVÉ : Encore un kilomètre.

EROLL : Ça fera 48.000 anneaux.

HERVÉ : 60.000. Sur les vols réguliers, ils sont plus petits.

EROLL : Tu en récupères combien par vol ?

HERVÉ : Beaucoup. C'est incroyable, ce que les filles poussent à la consommation. J'ai à peine le temps de tous les arracher : le turnaround des avions est de plus en plus court.

*Ils travaillent tous les trois sur la chaîne. Il règne un silence plein d'une attention passionnée. Mario entre en civil. Hervé, Luc et Eroll tentent de se cacher.*

MARIO : Ne bougez pas. Qu'est-ce que vous faites ici ?

HERVÉ : En fait, nous, – *il cache la chaîne* – nous faisons ...

EROLL : ... rien.

LUC : ... de la peine. Nous faisons de la peine.

HERVÉ : Une bière ? Une clope ?

MARIO : Mario Berger, brigade de lutte antifeu.

HERVÉ : Hervé.

LUC : Luc.

EROLL: Eroll.

MARIO : Comment?

EROLL : Eroll.

MARIO : Gérald?

EROLL : Eroll. Comme *prononce à l'anglaise* Aiwrouoll Flynn.

MARIO : Tu plaisantes, Gérald.

EROLL : C'est un prénom pour hommes d'esprit.

MARIO : Le séjour est interdit en salles de protection et autour de calorifères à combustibles fossiles.

HERVÉ : A vrai dire ...

MARIO : Des jointures en PVC. D'abord ça vous asphyxie. Et puis, tout lâche. Vous jouez avec votre sécurité, je vais immédiatement signaler ça à la direction du centre.

HERVÉ : Non ! C'est que ...

MARIO *désigne le pull-over d'Hervé* : Du synthétique. Je vois ça d'ici. Avec ça, tu apportes au moins 4.500 kilojoules de matières incendiaires, tu le savais ?

*Hervé éteint sa cigarette.*

MARIO : Tu es une tour infernale ambulante. Mais bon, je ne veux pas être vache. Je vais vous oublier. Vous pouvez partir.

EROLL : C'est un endroit secret.

HERVÉ : Notre cave pour hommes.

MARIO : A fermer sur le champ. Bonsoir. Et emportez cet obstacle à l'évacuation d'urgence. *Donne un coup de pied au canapé.*

HERVÉ : Ce canapé se trouvait à « Au Point G de la Mode ». C'est sur ce canapé que Walter avait tenté un jour d'échanger un négligé taille 38, couleur pêche, contre un autre, couleur abricot, en taille 40. C'était au moment des soldes, cinq minutes avant la fermeture, des femmes à moitié nues se battaient pour la dernière cabine d'essayage ...

Ce canapé est dédié à Walter. Depuis ce jour, il est en psychiatrie, il classe des tickets de caisse et il murmure « échange, échange ».

MARIO : Tu as un grain, ou quoi ?

HERVÉ : J'y étais. En tant que paravent humain devant sa femme, qui n'avait pas réussi à conquérir de cabine. Qu'est-ce qu'on a pu être solidaires, à l'époque ! Nous avons déblayé des montagnes de vêtements en solde. Solidaires comme des rebâisseurs de ruines.

C'est ce jour là que j'ai fondé notre cave pour hommes.

EROLL : Pendant que nos femmes regardent dans les boutiques.

MARIO *hurle* : Arrête ! Ne me parle pas de regarder. Ce qu'elle peut regarder ! Toute la journée ! Elle regarde sans arrêt quelque chose ! Quand je lui demande ce qu'il y a à regarder, parce qu'en fait il n'y a rien à regarder, elle me dit « Rien ». Et elle regarde.

HERVÉ : Ça fait combien de temps que vous êtes mariés ?

MARIO : Deux ...

EROLL : Moi aussi, au bout de deux ans, j'étais ...

MARIO : Deux semaines. La terreur commence dès le petit déjeuner. Alerte aux cocktails de fruits. Je n'ai rien contre les fruits, mais j'ai beaucoup contre que des fruits. *Il boit une gorgée à la bière d'Hervé.* Une heure plus tard, nous faisons route vers la parfumerie Brise, je lui dis : j'ai faim, va chez Brise, moi, je vais au Mac Do.

Elle a des sticks au sésame sur elle ! « Tiens, comme ça tu manges, pendant que moi, je ... regarde. »

Donc, on est chez Brise. Elle avec ses échantillons, et moi avec mes sticks au sésame, et des boules comme ça.

LUC : Respirer. Dans une situation pareille, ce qu'il faut, c'est respirer.

MARIO : T'as déjà essayé de respirer chez Brise ? C'est impossible.

*Il se sert dans le paquet de cigarettes d'Hervé.*

Puis, nous avons voulu aller au magasin de bricolage juste à côté.

HERVÉ : Celui avec les super scies ?

MARIO : Oui.

HERVÉ/LUC/EROLL : Fermé.

HERVÉ : Les connards.

MARIO : Maintenant, il y a ...

LUC : Des bijoux irlandais.

MARIO : Et à côté, un nouveau magasin de chaussures. Elle m'agite une godasse bleue sous le nez et me dit qu'elle veut l'essayer vite fait. Vite fait, tu parles ! Cette fausse blondasse de vendeur s'approche : j'ai le même modèle en bleu marine. Il apporte une nouvelle paire bleue. Marion me demande laquelle je préfère. Je réponds, je m'en fous, l'une est bleue, l'autre aussi. Marion : mais non. Le blondasse : C'est du bleu marine. Marion : Mon mari ne fait pas la différence. Le blondasse : Il est vrai qu'il y a une nuance. Marion : N'en parlez pas, il ne sait même pas ce que c'est. Moi : Bon, on s'en va, connasse !

Elle me regarde comme si j'avais dit je ne sais quoi.

Bleu marine. C'est une arme, pas une couleur.

Elle a acheté les chaussures spontanément. Elle achète toujours tout spontanément, et puis moi, après, je peux aller spontanément faire l'échange. La spontanéité, c'est l'enfer. Quarante-vingt-dix pour cent de nos urgences ont lieu parce que des gens ratent spontanément un virage ou mettent le feu en voulant éclairer leur fête aux chandelles. Mais nous, dans ces cas-là, on ne peut pas se permettre de réfléchir aux chaussures qu'on met. *Il veut débrancher l'ordinateur portable de Luc pour recharger son biper d'alerte d'urgence.*

LUC à propos de la prise : Occupée.

MARIO : C'est un biper.

LUC : Il n'a pas de batterie, ton réveil-matin ?

MARIO : Ce n'est pas un réveil, c'est un biper.

LUC : Et ça, c'est un ordinateur portable. Je suis directeur commercial.

MARIO : Et moi, je suis en service.

LUC : Tu n'as même pas d'uniforme.

MARIO : Je suis en service en civil.

LUC : Un pompier n'est jamais en civil !

MARIO *éteint sa cigarette, fait mine de s'en aller* : La protection incendie de cet endroit est gravement insuffisante. Il est de mon devoir d'aller le signaler.

HERVÉ : Mario, je t'en prie ! *Il débranche son fer à souder et branche le biper à la place.*  
Les gens d'en haut ne doivent rien savoir de nous.

EROLL : Nos femmes ne le comprendraient pas.

HERVÉ : Nous avons mis des mois à aménager cet endroit.

MARIO : La sécurité, c'est la sécurité.

HERVÉ : Ici, c'est le seul endroit où nous, les hommes, pouvons être entre nous. Sans chemisier, sans échantillon de parfum, sans stick au sésame et sans fruit obligatoire. Et sans vendeur de chaussures.

*Hervé ouvre une nouvelle canette et la passe à Mario, sans oublier d'en arracher d'abord l'anneau.*

MARIO : Et comment leur expliquez-vous ce que vous faites tout l'après-midi ?

EROLL : Chez moi, c'est comme les pédés à l'armée : pas de question, pas de déclaration.

LUC : Moi, Aude, elle n'est pas si facile, il faut que je sois plus créatif que ça : des meetings indispensables.

MARIO : Le samedi ?

LUC : C'est le meilleur jour pour négocier aux yeux de nos partenaires japonais.

EROLL *fier* : Attends de connaître l'excuse d'Hervé, elle est top deluxe.

HERVÉ : En fait ...

LUC : Allez !

HERVÉ : Je suis en ... – *réprime un rire* – psychothérapie.

EROLL : C'est pas génial, ça ?

HERVÉ : A cause de ... – *réprime un rire* – ma mère.

LUC : Jeu, set et match.

EROLL : Du grand art.

MARIO : J'avoue, c'est classe.

HERVÉ : Etant donné que je ne dois surtout pas en parler, Alix ne me pose pas de questions et en plus, elle apprécie que je me préoccupe autant de ma santé mentale. Comme ça, je me libère toujours à trois heures pile.

MARIO : Mais ça te fait quand même cinq heures en surface !

HERVÉ : Santé mentale ou pas, les boutiques d'abord.

MARIO : Pourquoi tu ne lui dis pas que tu as rendez-vous à onze heures, plutôt ?

HERVÉ : Ça la rendrait suspicieuse.

LUC : La marge de manœuvre est étroite.

EROLL : Cinq heures, c'est le minimum qu'elle accepte.

LUC : Sinon, elles ne sont pas contentes.

HERVÉ : Et quand on n'est pas content, on pose des questions désagréables.

MARIO : Vous êtes des lâches !

HERVÉ : Ce qui est impossible, est impossible ; et ce qui est impossible, il faut l'accepter.

EROLL : Ça nous fait au moins un après-midi.

MARIO : Vous avez déjà fait le calcul pour voir combien de temps de perdu ça vous fait ? Vous passez la moitié du week-end à courir les magasins, et l'autre moitié à vous planquer dans cette chaufferie !

HERVÉ : Nous ne nous planquons pas. Nous passons notre temps.

LUC : Nous le perdons.

EROLL *sort la chaîne d'anneaux* : Et une fois que nous aurons soudé 48.000 autres anneaux, nous entrerons dans le livre des records.

*Silence.*

EROLL : Ou bien 60.000 anneaux de vol régulier.

Hervé est pilote.

MARIO : Vous êtes une bande de losers !

EROLL : Il n'y a pas de losers ici !

HERVÉ : Du calme, les gars, du calme. Nous sommes tous dans la même galère. Mon Alix a fait des études de bibliothécaire, et par conséquent, il faut toujours qu'elle se procure quelque chose. Plus elle doit économiser à son travail, plus elle dépense en étant avec moi. Chaque semaine, elle rend visite à ses cinq amies les plus redoutables dans le genre caviar, elle note ce qu'elles portent de nouveau et elle achète la même chose – mais en plus cher.

LUC : C'est dur, non ?

HERVÉ : Elle vient d'une famille riche. Quand elle achète un chemisier, elle coupe les étiquettes de tous les autres du même modèle, pour que la boutique les solde et que personne ne les achète aussi chers qu'elle.

MARIO : Elle n'a plus toute sa tête, ta meuf !

HERVÉ : Il faut l'accepter.

*Le portable sinistre de Luc sonne.*

LUC : Oui, allô, non ma chérie, je t'en prie. Tu as respiré ? Oui ? Et lâché ? Tu as appelé le docteur Borgel ? Tu as retrouvé ta carte plastifiée « la vie est le plus beau des cadeaux » ? Mais pourquoi tu l'as jetée ? Tu veux qu'on respire ensemble ? Oui, c'est ça. Respirer. Et, alors ? Vrai ? Je suis fier de toi. Non, je n'en ai pas encore fini avec ces messieurs de Tokyo. Ils sont durs en affaires, mais je vais y arriver. Ensuite, j'arrive, promis. Sayonara.

*Raccroche.*

MARIO : Enceinte ?

LUC : Suicidaire.

EROLL : Et enceinte.

MARIO : Les femmes sont incapables de se tuer. Les hommes se suicident, les femmes font des tentatives.

LUC : Sans moi, Aude se serait déjà tuée.

MARIO : Les femmes n'ont pas ce qu'il faut d'intelligence technique. Elles prennent trois cachets d'aspirine et les descendent avec une gorgée de canard WC, et voilà, c'est une tentative de suicide.

LUC : Aude est allergique au canard WC.

EROLL : Cindy aussi.

HERVÉ : Alix également.

MARIO : Marion de même. Vous pouvez pas savoir ce qu'on en use, des femmes de ménage. Devinez en combien de langues des pays de l'Est je sais dire le mot « aspirateur ». *Il rit, tape sur l'épaule de quelqu'un.*

*Silence.*

MARIO *prend une cigarette* : Dites-moi, le jeu n'a-t-il pas ...

HERVÉ/LUC : Eroll a cassé la télé.

EROLL : Panne électrique temporaire. La maison s'efforce d'y remédier.

*Mario enfonce son canif dans le boîtier de la télévision. L'image devient nette : mi-temps, pause publicitaire.*

MARIO : Faux contact. C'est tout bête.

Suffit de vouloir.

Cinq heures de magasins ! Il est temps que quelqu'un vous tire de là.

HERVÉ : Il n'y a rien à tirer. Il faut supporter, c'est tout. Et notre cave pour hommes, c'est parfaitement supportable.

MARIO : Ce dont vous manquez, c'est d'un projet.

Mon projet à moi, c'est une heure par semaine. Je ne veux pas faire les boutiques une minute de plus.

EROLL : Tu rêves !

*Mario leur montre un plan du centre commercial.*

LUC : Mais dis donc, il y a tous les magasins là-dessus. Avec portes arrières et sorties de secours ...

MARIO : ... échelles, portes coupe-feu et dépôt central des blessés. En cas d'intervention.

HERVÉ : Il ne s'agit pas d'intervenir, il s'agit d'éviter.

MARIO : Il s'agit d'une urgence.

Moi, je vous dis ... *Il se met à se balancer de droite à gauche, les yeux fermés.*

LUC : Hein ?

*Mario se balance de droite à gauche, les yeux fermés.*

LUC : Yoga ?

MARIO : Mais non, formule un, débile !

C'est comme ça que les coureurs s'entraînent.

*S'assied sur la canapé, à côté de Luc.*

Ils ont tout le parcours en tête. *Se balance de droite à gauche.*

12 secondes d'accélération à fond. Passer les vitesses. Treizième seconde, freiner, descendre en quatrième et – *se penche vers la gauche* – virage à gauche. Schumi connaît son parcours de Hockenheim par cœur, eh bien moi, c'est pareil pour le centre commercial. C'est ma formule «formule un», j'y ai travaillé pendant des mois. Samedi prochain, je l'applique pour la première fois.

Alors j'introduirai Marion par la porte B. *Il désigne celle-ci sur la carte.* Entre le magasin de cigares et l'espace conseil de l'électricité municipale – c'est là qu'il y a le moins de tentations. Puis, monter tout de suite ! Parce que si elle commence en bas, elle termine en haut, et au retour elle repasse partout.

LUC : Eh, le champion, nous devrions associer nos compétences : ta formule «formule un» et mon expérience de leader !

MARIO : Boutique Extase, 21, 22, « creative design », 23, 24, parfumerie Brise 25, 26 – *se penche vers la gauche* 27, 28, *se penche très fort vers la droite* – très fort à droite à travers la poterie et pan ! Tu déboules du côté bouffe en ayant évité « Au Point G de la Mode ».

LUC *hésitant* : Extase, 21, 22, « creative design », 23, 24, Brise, 25, 26, – *se penche timidement vers la droite, Mario le repousse vers la gauche.*

MARIO : A gauche, bordel ! Si tu rentres dans « Point G », t'es foutu.

HERVÉ : Mais vous êtes tarés ou quoi ?

MARIO : A « Au Point G » avec une femme reposée ! Si tu fais ça, elle ratisse la boutique, et le soir, c'est la grosse, grosse opération échange.

LUC : Ce que tu dis là va droit à mon cœur de businessman.

EROLL : Et ensuite, alors ?

*Mario entoure Luc et Eroll de ses bras, ils se balancent tous les trois, les yeux fermés.*

MARIO : 27, 28, section bouffe, arrêt au stand ! Achète-lui une glace sans matières grasses. Comme ça, elle croit qu'elle perd du poids, et vous pouvez longer 29, 30 « Shoebidoobishoe » sans crainte, puisqu'elle ne peut pas y entrer avec de la nourriture. Et vous vous retrouvez sur l'escalator qui descend.

LUC : C'est fou.

MARIO : Vite dedans, vite dehors. Comme chez les pompiers. *Rigole bêtement.*

Je suis chef de sous-groupe. Je sais comment prendre un bâtiment.

Supporter, c'est pour les losers.

HERVÉ : Ça te ferait du bien d'endurer trois heures au « Point G ». Walter s'en est tiré, après tout.

LUC : Il est à l'asile, depuis.

HERVÉ : Il y est plus heureux que chez lui.

MARIO : Essayez la formule «formule un», si vous en avez le courage !

HERVÉ : Faire les boutiques dure cinq heures. C'est une constante immuable.

MARIO : C'est sûr qu'à ton âge, tout changement est inutile.

LUC : Moi, ça me dit d'essayer.

EROLL : Moi aussi.

HERVÉ à Mario : Si je voulais, je ferais le centre plus vite que toi. N'importe quand.

MARIO : On parie que, samedi prochain, je fais le centre plus vite que n'importe qui d'entre vous ?

LUC : On parie.

EROLL : On parie !

HERVÉ : Ça marche.

MARIO : 100 Euros. Topez-la.

HERVÉ : Je tope.

LUC : Tope.

EROLL : Chemisier.

MARIO : Comment?!

EROLL : Ben oui, « chemisier », comme « top » ...

MARIO : Ecoutez les gars, si vous ne me prenez pas au sérieux, moi, je peux toujours vous faire virer d'ici.

HERVÉ : Il s'excuse.

EROLL : Désolé.

*Le portable joyeux de Luc sonne.*

LUC : Allô avec deux o ? Emballer-c'est-baiser.com ? C'est moi. 1,74 ; 77 kilos, blond cabot, mais sinon pure race. Et toi ? *Décrit avec des gestes la silhouette de son interlocutrice.*

Oui, oui, oui ... Maintenant ? Bien sûr. *Raccroche.* Okay, les champions, l'appel du couple libéré. Avant de voir mon oie de Trifouilly, je peux encore intercaler celle-là. *Rigole bêtement, enfourne quelques grains de café.* Je suis comme ça. *Il s'en va.*

*Noir.*

DEUX

*Samedi suivant.*

*Hervé dort sur le canapé, sous une couverture ignifugée. La télévision est branchée.*

*Eroll entre, à nouveau avec un attaché-case et un sac au poignet. De la porte, il ne voit pas*

*Hervé et pense être seul.*

EROLL : Gagné !

*Eroll jette le sac au loin et se met à bondir à travers la pièce. Hervé cache précipitamment la couverture sous le canapé, s'habille, branche le fer à souder et sort la chaîne d'anneaux.*

EROLL : Et le gagnant est : Eroll ! Je suis le plus rapide. Un vraie record erollien. Je suis un ... winner !

HERVÉ : Salut Eroll.

EROLL : Oh.

HERVÉ : Ça roule?

EROLL : Tu es déjà ...

HERVÉ : Mais pas depuis longtemps.

EROLL : Alors ...

HERVÉ : Bon, bon.

EROLL : Mes félicitations.

HERVÉ : A toi aussi. Tu es deuxième.

EROLL : Je suis le perdant. *Il branche son petit objet technique inutile.*

HERVÉ : Tu es le deuxième vainqueur.

EROLL : De toute façon, ce pari, ça ne comptait pas beaucoup pour moi.

HERVÉ : Tu as raison, après tout, ce n'était ...

EROLL : ... que du sport. *S'assied à côté de Hervé.*

HERVÉ : Exactement.

EROLL : L'essentiel, c'est de participer.

*Mario entre, avec un sac de couchage et un oreiller.*

MARIO : Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

Vous n'avez jamais vu d'accident en formule un ? Ça peut arriver à n'importe qui. J'ai trop accéléré, voilà tout.

Je n'aurais pas dû lui laisser les clés de la voiture et de l'appartement.

EROLL : Ça ne te serait pas arrivé si tu avais lu Hemingway. J'ai fait 20 pompes ce matin et j'ai bu un Martini Dry avec.

*Mario débranche le petit objet technique inutile d'Eroll et branche son biper.*

EROLL : C'est le nouveau C14-28. Technologie de Sony et design de Bang et Olufsen.

HERVÉ : Désolés pour ta femme.

MARIO : Du point de vue fréquence de baise, ça allait. Mais bon, trop, c'est trop. Celle-là, je vais tellement divorcer d'elle qu'elle ...

EROLL : C'est elle qui t'a mis dehors.

MARIO : Je m'excuserai jusqu'à ce qu'elle me reprenne. Et là, je divorce.

Les fleurs sont en route.

*Un bruit sourd de l'autre côté de la porte.*

HERVÉ *brusquement* : T'as dit quoi à ta femme, où tu étais la semaine dernière ?

MARIO : Ça te regarde ?

HERVÉ : Tu nous a trahis !

MARIO : Non.

J'ai dit à Marion que j'avais par une urgence. Une suicidaire au troisième étage.

EROLL : Tu t'es servi de la femme de Luc comme prétexte ? Ce sont des méthodes de loser, ça !

HERVÉ : Nous ne nous servons pas de la femme des autres.

EROLL : En principe, nous sommes tous des maris heureux.

*Le bruit se rapproche.*

EROLL : Bon Dieu.

MARIO : Merde.

HERVÉ : Les femmes arrivent ! *Il se couche sur le canapé.* Eroll, tu es mon thérapeute.

EROLL : Mais ...

*Le bruit, tout près.*

*Eroll, Mario et Hervé se cachent derrière le canapé.*

MARIO : Non !

EROLL : C'est la fin.

HERVÉ : Mes amis, c'était bien de vous avoir ici.

*Luc entre en coup de vent, complètement hors d'haleine, sans voir les autres.*

LUC : Yesyesyes !

EROLL *se lève* : Salut Luc.

HERVÉ : Ça roule ?

LUC : Jésusmarie, vous êtes déjà ... Alors les champions, ça boume ?

Laissez-moi deviner : Eroll a perdu.

EROLL : Je suis deuxième vainqueur.

LUC : Et pourtant, j'ai vraiment fait vite. Même qu'Aude n'aurait pas pu me suivre, si je ne l'avais pas fermement tenue par la main. *Son portable triste sonne. Il repousse l'appel.* Puis, devant l'agence conseil électricité, alors qu'on était déjà en sûreté, une grosse se jette devant nous, avec un cul genre trois tonnes et des poussières : « Une question, vous n'avez rien contre les enfants et les animaux ? » Alors nous avons dû signer quelque part, une fois pour les enfants et une fois pour les animaux, et puis gonfler un ballon, je ne sais plus pourquoi.

EROLL : Le pauvre Mario s'est fait jeter de chez lui.

MARIO : C'est passager, je ré-emménage bientôt. Et là, je divorce.

*Silence.*

MARIO *débranche le téléviseur et branche son Giganto Tool Tech.* Mon Giganto Tool Tech. C'est pas classe ? Je viens de l'acheter. *Il s'apprête à percer des trous dans le mur.*

HERVÉ : Ça va pas ?

MARIO : Il lui faut une fixation.

HERVÉ : Ça te sert à quoi, de toute façon ?

MARIO : Il a 36 fonctions différentes et pourtant, une main suffit pour s'en servir.

HERVÉ : On n'a encore jamais eu à percer quoi que ce soit, ici.

MARIO : Mais maintenant, il va falloir percer pour ma perceuse.

HERVÉ : C'est moi qui ai fondé ce lieu. Personne ne perce ici sans ma permission.

MARIO : Joue pas les petits chefs avec moi, sinon, je fais boucler les lieux.

HERVÉ : Et tu dormiras où ?

MARIO : Ça ne te regarde pas.

LUC *son portable à flirts sonne* : Allôôô avec trois o ? Oui. Valdémar Hokkar-Detour\*, c'est mon pseudo « d'artiste ». *Son portable d'époux sonne. Il repousse l'appel.* 1,75 ; 76 kilos et ... Comment ? Un kilo de plus que de centimètres. Mais je suis blond, j'ai les yeux bleus et ... Allô ?

*Hervé rigole.*

LUC : C'est pas parce que t'as été le plus rapide que tu dois jouer les bouffis d'orgueil.

HERVÉ : C'est vrai, j'ai été le plus rapide. Vous me devez chacun 100 Euros.

LUC/MARIO : Non, écoute ...

HERVÉ : C'était votre idée, la formule un. Moi, j'étais contre dès le début.

MARIO : D'accord, disons que, jusqu'ici, l'expérience n'a pas été très concluante. Il faudra s'entraîner plus.

---

\* Jeu de mots repris à Maëster, NdT.

EROLL : Les dettes de jeu sont des dettes d'honneur ! Je ne suis peut-être pas un gagnant-né, mais je suis un bon ... *Il donne l'argent à Hervé. A Luc et Mario : Mais vous aussi.*

LUC : Eh, le champion, tu me prêtes cent balles ?

*Eroll donne cent Euros à Luc, qui les tend à Hervé.*

MARIO : Hé, et moi j'ai pas eu le temps d'aller au distributeur.

*Eroll donne cent Euros à Mario, qui les tend à Hervé.*

*Le portable triste de Luc sonne. Il repousse l'appel.*

MARIO : Tu es un bon perdant.

EROLL : Je suis quoi ?

HERVÉ : Mario veut dire que tu n'as pas le profil classique du gagnant.

LUC : Remarque, y a pas de mal à ça.

EROLL : Vous voulez dire que je suis un loser ?

LUC : Tu es informaticien.

EROLL : Ça ne fait pas de moi un loser.

MARIO : Personne n'a dit ça.

EROLL : Si, toi.

HERVÉ : Pensé ! Mario veut dire que personne ne l'a pensé. On l'a dit, mais on ne l'a pas pensé.

LUC : De toutes façons, il en faut aussi, des gens comme ça.

*Eroll frappe Mario au visage.*

MARIO : Putain.

EROLL : Je chie dans le lait de ta mère.

J'ai lu ça chez Hemingway.

MARIO : Je vais t'en faire voir, moi, du Hemingway.

HERVÉ : Du calme, les gars, du calme.

EROLL : Qu'il vienne, pour voir. *Il s'apprête à frapper de nouveau.*

HERVÉ : Pas dans ma cave pour hommes.

EROLL : Hemingway n'a pas peur de toi.

HERVÉ : Eroll, tu es assis dans la cave de ton Ecole des Arts Appliqués et tu programmes.

EROLL : J'écris. Je suis auteur de logiciels et j'ai encore ma femme, moi. *Mario veut fondre sur lui, Hervé le retient avec peine.* Je voulais des steaks-minute, elle me les fait ce soir. Puis je m'entraîne avec elle et la semaine prochaine, je suis plus rapide que vous tous ! *Il part.*

LUC *son portable joyeux sonne* : Allôôôô avec quatre o ?

*Son portable triste sonne. Il repousse l'appel.*

Sonia ? Sonia la Russe ? Ah oui, Sonia la Rousse. *Son portable triste sonne. Il repousse l'appel.* Je fais environ 1m80, 71 kg. Je fais du sport quatre fois par semaine. Hahaha, mais non, pas ce genre. En fait, si. Où es-tu en ce moment, Sonia la Rousse ? *Son portable triste sonne. Il repousse l'appel.* Une rencontre ? Pour se taper un petit noir ... allongé ? Si. *Il raccroche.*

Ben ouais. *Il boit une grande gorgée de bière, enfourne des grains de café.* Je suis comme ça. *Il s'en va.*

*Mario et Hervé sont seuls.*

*Silence.*

MARIO : Ben ouais.

HERVÉ : Ouais, ouais.

*Un très long silence, peut-être du noir. Des heures passent.*

MARIO : Tu as ... quelque chose à faire ?

HERVÉ : Oui.

MARIO : Avec Alix ?

HERVÉ : Mouais.

MARIO : Une soirée tranquille ?

HERVÉ : Tu veux vraiment dormir ici ?

MARIO : Oui.

HERVÉ : Je peux pas permettre ça. C'est trop dangereux.

MARIO : Ça ne m'empêchera pas de pioncer. C'est l'habitude du métier.

HERVÉ : Si tu as besoin d'argent pour te payer un hôtel ...

MARIO : Les hôtels, c'est pour les losers.

HERVÉ : Tu sais, ce n'est pas honteux, ce qui t'est arrivé.

MARIO : Oui.

HERVÉ : Ça ne fait pas de toi un loser. C'est pas comme Eroll.

MARIO : Ben non.

HERVÉ : Je peux comprendre tous ceux qui se font virer de chez eux.

MARIO : Je vois.

HERVÉ : Même très bien.

MARIO : Je vois, je vois.

HERVÉ : Non vraiment, mon pote. *Une accolade maladroite.*

MARIO : C'est bon.

HERVÉ : Non, je t'assure.

MARIO : C'est bon. Je t'assure.

HERVÉ *sort la couverture ignifugée de sa cachette* : Hier soir, j'ai voulu faire un tour d'essai ... M'entraîner après la fermeture.

Je croyais bien faire.

J'habite ici, moi aussi.

MARIO : Espèce de menteur !

HERVÉ : Je ...

MARIO : Tu nous as tous fait payer !

HERVÉ : Rien qu'Eroll.

MARIO : Je te parle du principe. Sur ce point je suis éthique.

HERVÉ : Mais qu'est-ce que j'aurais bien pu faire ? Luc et Eroll m'admirent. Est-ce que j'aurais dû leur dire que ma femme m'a viré ? Pour eux, ç'aurait été la fin d'un monde.

De toutes façons, nous serons bientôt de retour.

MARIO : J'espère.

HERVÉ : Sûrement.

MARIO *désigne la couverture* : Elle va manquer en cas d'urgence.

HERVÉ : Je la remets demain, promis.

*Hervé éteint la lumière, seule la lampe « SORTIE SECOURS » reste allumée. Ils se couchent tous les deux sur le canapé, tête-bêche.*

MARIO : Bonne nuit.

HERVÉ : Bonne nuit.

*Silence.*

MARIO : Tu crois que Cindy a fini ses steaks-minute ?

HERVÉ : Certainement. Et Luc et Aude cherchent un prénom pour leur enfant.

MARIO : Je ne suis pas inquiet, alors tu ne devrais pas l'être.

HERVÉ : Non.

MARIO : Vraiment, quoi.

*Silence.*

HERVÉ/MARIO : Tout ira bien.

*Silence.*

MARIO : Des steaks-minute, c'est chiant, parfois.

HERVÉ : C'est comme cette confiture que les femmes nous achètent, c'est soit-disant au rhum, mais en fait, ça n'a aucun goût.

MARIO : Exact. Et en plus, les pots sont toujours vides dès la première tartine.

*Le bruit d'une canette qu'on ouvre.*

MARIO : Classe. T'en as une pour moi ?

*Un nouveau bruit de canette. Ils boivent. Le chauffage se met en marche.*

HERVÉ : Ça chauffe, ça chauffe, cet engin.

MARIO : Y'a pas à dire.

HERVÉ : Bonne nuit.

MARIO : Bonne nuit.

*Silence.*

MARIO : En tout cas, ce divorce je le fais. A tous les coups.

HERVÉ : Moi, ça fait déjà deux fois que ...

MARIO : C'est bon.

HERVÉ : Ça ne fait pas de nous des losers pour autant.

MARIO : C'est pas parce que les autres restent ensemble que divorcer, ça veut dire échouer.

*Luc entre, un sac de couchage à la main. Il allume la lumière. Hervé et Mario sursautent.*

LUC : Hein ?!

HERVÉ : J'ai été ...

MARIO : Il a été ...

HERVÉ : Nous avons été ... Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

LUC : Aude refuse d'ouvrir, et sa clé est sur la porte. *Il sort trois ordinateurs portables.*

HERVÉ : Que fais-tu ?

LUC : Des sauvegardes. *Il débranche le Giganto Tool Tech et branche un des ordinateurs portables.* Toutes mes données sur un seul ordinateur portable, c'est pas pro du tout. On s'y habitue et puis quelque chose arrive, et tac, la vie perd tout son sens. Alors je préfère la copier, ma vie. Pour plus de sûreté. Je suis comme ça.

HERVÉ : Tu n'as pas peur pour Aude ?

LUC : Non.

HERVÉ : Tu l'as appelée ?

LUC : Il n'y avait que la boîte vocale.

HERVÉ : Mario ! Tu ne vois pas qu'il s'agit d'une urgence ?

MARIO : Une urgence, c'est quand mon biper bipe.

HERVÉ : Et si elle était quelque part, les veines ouvertes, à saigner comme une truie, et qu'elle le regrette au dernier moment ?

LUC : Eh bien dans ce cas, elle se fait un bandage compressif. Elle est médecin au SAMU, après tout !

MARIO : Médecin au SAMU ?

LUC : Ben oui, c'est de là qu'elle sort ses idées.

*Luc éteint et se couche sur le sol. Seul le « SORTIE SECOURS » reste allumé. Silence.*

LUC : Il vous reste une bière ?

*Une canette roule vers Luc, qui l'ouvre.*

*Silence.*

MARIO : Un vrai médecin au SAMU ?

LUC : Oui.

MARIO : Classe.

Aux urgences ?

LUC : Si vous saviez combien de vies elle a déjà sauvées. Ma petite Aude.

MARIO : Tchîn. A Aude.

LUC: Mais où êtes vous ?

HERVÉ : Ici.

MARIO : Ici.

LUC : Tchîn.

HERVÉ : Tchîn.

MARIO: Tchîn.

HERVÉ: Comme nous sommes bien, dans notre cave pour hommes.

*Ils trinquent.*

MARIO : A l'heure qu'il est, Eroll doit manger une salade de gonzesse, avec du fromage blanc sans aucun goût.

HERVÉ : Et il doit regarder ce que Cindy a acheté.

MARIO : Terreur romantique sur le canapé.

LUC : Câlines crispés.

MARIO : Manque de place dans la baignoire.

HERVÉ : A deux devant la télé.

MARIO : Pop-corn micro-ondes.

LUC : Petits soupirs pendant les pauses pubs.

*Silence.*

LUC : Je ne comprends pas. Elle voulait tellement baiser, ces derniers jours.

HERVÉ : Chez certaines femmes, c'est une façon de dire adieu. Du bon sexe triste.

*Silence.*

HERVÉ : Tout ça ne fait pas de nous des losers.

LUC : Chez Aude et moi, ça va sûrement reboumer bientôt.

HERVÉ : Chez nous aussi.

MARIO : Chez nous aussi.

HERVÉ : Et en attendant, il faut accepter.

MARIO : Tchîn.

LUC : Tchîn.

HERVÉ : Tchîn.

*Silence.*

HERVÉ : Bonne nuit.

LUC : Bonne nuit.

MARIO : Bonne nuit.

*Silence. Hervé rallume la lumière.*

HERVÉ : T'es obligé de prendre toute la place ?

MARIO : Comment ça ?

HERVÉ : C'est trop étroit, ici.

*Hervé sort la chaîne d'anneaux de dessous le canapé et se met à y travailler.*

MARIO : Tu comptes faire ça toute la nuit ?

HERVÉ : Ça te pose problème ?

MARIO : Je n'arriverai pas à roupiller si tu travailles à ton record du monde à mes pieds !

HERVÉ : C'est de la faute à qui, si on est ici ?

Moi au moins, j'ai un loisir, pour le cas où je m'ennuie.

*Hervé soude, les autres essayent de dormir. Soudain, Hervé bondit sur ses pieds.*

HERVÉ : J'ai trouvé !

MARIO : J'ai sommeil.

HERVÉ : Avant, nous étions heureux : d'abord cinq heures de boutiques, puis l'après-midi à nous dans notre cave pour hommes. Mais voilà, nous voulions encore plus, et avec notre formule « formule un », nous avons tout gâché. Si nous voulons une dernière chance avec nos femmes, nous devons veiller à ce que tout soit parfait.

*Solennel* : Les potes, ça va être dur.

Il faut les suivre aussi longtemps qu'elles le désirent.

LUC : Merde.

HERVÉ : C'est notre unique chance.

MARIO : Je ne tiendrai pas le coup.

HERVÉ : Je vais vous aider. J'ai fondé cet endroit.

Je possède la carte noire Centurion.

*Noir.*

TROIS

*Samedi suivant, tôt le matin. Sont branchés l'ordinateur portable de Luc, le fer à souder de Hervé et le biper de Mario.*

HERVÉ : Position un !

*Hervé simule une situation d'achats. Il arpente la pièce avec en imitant une femme faisant ses courses. Luc et Mario le suivent de très près. Ils ont l'air de s'ennuyer.*

HERVÉ : Stop ! Vous trottez derrière moi comme des fox-terriers dépressifs avec des laisses trop courtes. Du point de vue sentiments, c'est un très mauvais début. Il faut plus de distance. Comme si c'était par hasard que vous empruntiez le même trajet, juste par curiosité.

LUC : Juste par curiosité ...

MARIO : ... le même trajet par hasard.

HERVÉ : On recommence. Position un !

*Hervé arpente la pièce, Luc et Mario le suivent à plus de distance.*

HERVÉ : C'est mieux. Et maintenant, plus de dynamisme dans l'intérêt pour les produits !  
*Hervé arpente la pièce, Luc et Mario le suivent à plus de distance. De temps à autre, Hervé se retourne à l'improviste. Luc et Mario font alors semblant de contempler une marchandise imaginaire.*

HERVÉ : Texte !

LUC : N'est-ce pas un joli chemisier ?

MARIO : N'est-ce pas un joli chemisier ?

LUC : Il doit être merveilleusement léger sur la peau.

MARIO : Il doit être merveilleusement léger sur la peau.

LUC : Aude, je t'aime pour ton bon goût.

MARIO : Aude, je ...

HERVÉ : Marion !

MARIO : Marion, je ... *il hésite.*

HERVÉ : Le texte !

MARIO : Je trouve ça trop ridicule.

HERVÉ : Ça fait partie du jeu.

MARIO : Je peux pas dire ça.

HERVÉ : Mario, réfléchis : nous, nous avons nos anneaux, nos potes, le foot, plein de loisirs. Et nos femmes, qu'est-ce qu'elles ont ?

MARIO : Ben ...

HERVÉ : Les femmes n'ont pas besoin de loisirs, parce que les femmes ont une vie intérieure pour s'occuper quand elles s'ennuient.

Et le mieux pour ça, c'est de faire les boutiques.

C'est de la méditation, Mario. Du zen. Pense aux Japonaises, elles s'asseyent tout l'automne à la fenêtre et observent les feuilles qui tombent. Quand elles font les boutiques, nos femmes font la même chose. Elles observent. Elles s'observent elles-mêmes ! En train d'hésiter, de comparer. Un chemisier par ici, un chemisier par là ... Entre les deux s'ouvrent des espaces vertigineux. Et nos femmes s'y engouffrent et observent leur vie intérieure.

MARIO : Au début, tu m'as dit de les écouter. Puis, tu m'as dit de comprendre. Avec tout ce que j'ai essayé de comprendre cette connasse, il y en a assez pour une prison pour mineurs ! Je ne vais pas, en plus, me mettre aux sentiments !

HERVÉ : Il faut des sentiments pour pouvoir revenir !

LUC : Des sentiments. Moi, je les montre, c'est tout. Voilà. Comme ça.

HERVÉ : Nous sommes tous dans la même galère.

MARIO : Moi, Marion, je ne veux la revoir que pour divorcer. Pour ça, j'ai pas besoin d'am... Enfin, de ce truc-là.

HERVÉ : Ce n'est qu'un sentiment-test.

LUC : Comme à l'armée. Sentir le terrain.

MARIO *hésitant* : Je t'aime bien pour ton bon goût.

HERVÉ : Je t'aime.

MARIO : Non.

LUC : Bon, c'est déjà ça.

MARIO : Mais ce n'était pas très senti. C'était comme à l'armée.

LUC : Pourtant, c'est marrant parfois de faire feu avec des sentiments !

MARIO : Ne dis pas « marrant ».

LUC : 'Faut vraiment que tu prennes tout au sérieux, hein ?

MARIO : Oui !

*Entrée d'Eroll, hors d'haleine, une nouvelle fois avec attaché-case et sac au poignet. Il porte en outre une casquette de base-ball/ un t-shirt arborant le portrait de Cindy. Il court autour de la pièce comme un sportif à son tour d'honneur, puis il voit les autres.*

EROLL : Non !

HERVÉ : Eroll, ça roule ?

EROLL : Nonnonnon !

*Pendant que Hervé détourne l'attention d'Eroll, Luc et Mario dissimulent tout ce qui peut indiquer qu'ils ont dormi ici.*

HERVÉ : Eroll, mon pote.

EROLL : Je recommence. Je deviens de plus en plus rapide. *Il s'apprête à partir.*

HERVÉ : A présent, il s'agit de faire les boutiques le plus longtemps possible.

*Eroll laisse tomber le sac.*

EROLL : Le plus vite possible.

HERVÉ : Le plus lentement possible.

MARIO : Du shopping jusqu'à la crise cardiaque.

EROLL : C'est pas juste.

MARIO : Qu'est-ce qu'elle a comme loisirs, Cindy ?

EROLL : Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

MARIO : Raté. Elle n'en a pas besoin ! Parce qu'elle peut s'engouffrer, quand elle s'ennuie.

Je veux dire, dans son zen ...

HERVÉ : Mario veut dire ...

MARIO : ... une métaphore, mec ! Pour la vie d'intérieur.

HERVÉ : La vie intérieure.

MARIO : C'est ça. Acheter égale comparer. S'engouffrer de l'intérieur dans la vie intérieure, parce qu'à l'intérieur des chemisiers ...

LUC à Hervé : C'était pas « entre » ?

MARIO : Parce qu'entre ces chemisiers et ces chaussures, c'est là qu'elles habitent, les femmes. De l'intérieur.

Mais aussi, je peux être psychique.

Comme une vraie Japonaise. Elle regarde des feuilles pendant des heures, mais pas des feuilles comme nous les connaissons. Seulement trois feuilles.

Des feuilles bonsaï.

Parfois, elle les bouge aussi avec un râteau. Tandis que chez nous, les femmes comparent des chaussures : qu'est-ce que ça leur apprend sur la vie ? Qu'elle se cache entre.

Ça, il faut savoir le comprendre !

EROLL *irrité* : J'ai démissionné de l'Ecole des Arts Appliqués.

HERVÉ : Comment ?

EROLL : A partir de maintenant, je n'écrirai plus que des logiciels qui ont à voir avec ma vie.

Des textes autobiographiques. Comme Hemingway. Et ma vie elle-même, je veux aussi qu'elle soit autobiographique – je veux vivre une vie qui ait à voir avec moi-même.

HERVÉ : Et Cindy ?

EROLL : Elle m'a donné un baiser et m'a dit que, niveau sensibilité, j'étais à bout – mais mignon. Et elle m'a offert ça. *Montre sa casquette/ son T-shirt « Cindy ».*

HERVÉ : Est-ce qu'il te reste de l'argent ?

EROLL : Chez Hemingway, les pauvres sont heureux. Ils portent des chaussures à semelles de chanvre, ils n'ont même pas de filtres pour leurs cigarettes, et ils passent leur temps à grimper dans les montagnes espagnoles, avec plein d'autres communistes sympas. Ça ne coûte quasiment rien.

Moi aussi, je serai bientôt heureux comme ça.

*Il débranche le biper de Mario et branche son petit engin technique inutile.*

Vous devriez prendre exemple sur moi. Sinon, vos mariages ne tiendront plus le coup, et vous vous ferez éjecter de chez vous comme Mario.

MARIO : J'ai ré-emménagé. Marion n'a pas tenu sans moi.

HERVÉ *exagérément enthousiaste* : Et là, nous nous entraînon pour faire à nos femmes la surprise d'un samedi shopping parfait.

EROLL : Vous êtes sûrs que tout va bien dans vos couples ?

HERVÉ : Ouioui.

LUC : Oui.

HERVÉ : Ça va sans dire.

MARIO : Pour sûr !

LUC : Tout boume.

MARIO : Une fois que j'aurais fait faire à Marion son super long shopping parfait, nous en aurons définitivement terminé avec notre contrôle technique relationnel.

Vu que moi, je suis pas un loser.

EROLL : Entre Cindy et moi, ça fait plus que boumer. Elle m'a acheté de la confiture au rhum. Cindy sait comment faire plaisir aux hommes.

Et elle va s'acheter des chaussures sans moi. C'est dire comme je suis heureux !

MARIO : Tu la laisses toute seule avec cette fausse blonde de vendeur ?

EROLL : Oui.

MARIO : Tu n'as pas peur du coup des fermoirs ?

Clic. Clic.

Il aborde les filles avec un massage des zones réflexes du pieds. C'est hyper sexuel.

EROLL : C'est pas sexuel, le massage des pieds. C'est extrême-oriental.

Cindy est fidèle.

MARIO : Tu as vérifié ?

EROLL : Elle l'est depuis des années.

MARIO : Elle le dit depuis des années ?

EROLL : Tu veux juste casser mon beau mariage, parce que toi, tu as épousé la première venue.

MARIO : Tout ce que je dis, c'est que ta femme est une putain de stratège.

EROLL : Quand nous rentrons le soir, elle me fait de la salade à la mozzarella, et des steaks-minute. Je suis sûr de son amour.

MARIO : C'est pas ça, être sûr. Quand on veut être sûr, on doit d'abord savoir. Le masque à gaz fonctionne ? La pompe est bien réglée ? Elle a baisé ou pas ?

Mais toi, tu es assis sur ce canapé, pendant qu'elle se fait mettre par on ne sait quel élégant.

Comment décrire ça ? T'es crédule ou t'es bête ?

*Eroll sort un classeur de son attaché-case. Il contient des pochettes transparentes, pour ranger des preuves.*

EROLL : Je ne suis pas bête du tout et je suis tout le contraire de crédule.

Tout est documenté.

*Il montre une pochette contenant un soutien-gorge.*

Je contrôle régulièrement notre linge sale au moyen d'une liste de nos sous-vêtements. Celui-ci manquait.

Il était dans la poubelle.

La fermeture était cassée. Et là – des traces d'un liquide blanc épais.

*Triomphalement* : Mais il n'est pas fluorescent. J'ai acheté un tube luminescent spécial pour l'examiner. Résultat : ce n'est pas du sperme.

Le lendemain, Cindy m'a raconté qu'elle avait marché sur la fermeture dans le noir et qu'elle a ensuite tellement barbouillé le soutif de colle qu'elle a dû le jeter.

HERVÉ : Tu l'espionnes, donc ?

EROLL : La confiance, c'est bien ; la méfiance, c'est mieux.

*Il montre un morceau de tissu.* Ce n'est que de la sauce à la vanille. Le serveur de l'Enfer de Dante me l'a confirmé.

MARIO *montre une pochette* : Et ça, c'est quoi ?

EROLL *sombre* : Ça *montre la pochette apparemment vide* ce n'est rien.

MARIO : Il y a quelque chose dedans, pourtant.

EROLL *veut tourner la page* : Elle est juste là comme ça.

MARIO : Mais on dirait ...

EROLL : Oui, c'est un poil pubien !! Il était dans notre lit.

Comme il est long ! Je ne suis pas marié à un colley !

LUC : Alors il doit être à toi, tout bêtement.

EROLL : Mais non, bordel de merde !

Les miens sont rouges.

*Silence.*

LUC *examine attentivement la pochette* : Comment tu peux reconnaître la couleur d'un seul poil ?

MARIO : En tout cas, il n'est pas rouge.

EROLL : Plutôt noir. Tirant sur le brun. Et en plus, il est lisse. Les miens sont plutôt ... *il fait un mouvement circulaire du doigt.*

HERVÉ : Crépus.

EROLL : Oui.

LUC : Tu en as peut-être quelques-uns qui ressemblent à ça. On ne les voit jamais tous.

EROLL : Les miens ont tous l'air comme ceci ... *il montre une autre pochette.* J'ai fait la comparaison.

MARIO : Quand on les a comme ceci, on les a pas comme celui-là.

EROLL : C'est bien ça.

HERVÉ : Tu les as coupés exprès ?

EROLL : Il fallait que je les compare tout de suite.

MARIO : Tu as pris des ciseaux, tu es allé dans la salle de bains ...

EROLL : Je n'ai pas eu le temps de chercher des ciseaux.

*Silence.*

LUC : Eroll, moi aussi, j'ai eu une phase de ce genre, où ...

EROLL : Mes problèmes ne sont pas des phases que tu as pu vivre avant moi !

Mes crises, c'est moi qui les crée, et c'est moi qui les vis, en toute indépendance ! Et je les vis très mal !

Je sais depuis le – *il regarde la date inscrite sur la pochette* – sept mai que tout est foutu.

Fou ! Tu !

Auteur de logiciels bradant les rebus de son âme. Allez-y, servez-vous ! Mais maintenant, c'est fini ! *Il se lève d'un bond.*

LUC : Ne te rends pas malheureux.

EROLL : Me « rendre » ? Je suis malheureux ! Vous avez tous tellement raison. Malheureux !

Mais au moins, je suis encore jeune. Assez jeune pour m'évader. Assez jeune pour m'acheter un bateau et partir pour Cuba. Assez jeune pour être un auteur. Et seul !

*Il part.*

MARIO : S'il ne se rend même pas compte que la confiture au rhum n'a aucun goût, il est mal parti pour se démerder à Cuba !

*Eroll revient. Il reprend son petit engin inutile et le classeur. Il repart.*

LUC : Vous ne seriez pas allé un peu trop loin, des fois ?

MARIO : Nous n'avons pas besoin d'un loser pareil, ici.

LUC : Tu voulais seulement qu'il ne se rende pas compte que Marion ne t'avait toujours pas repris.

MARIO : Et toi, tu lui as raconté qu'Aude t'a viré ?

LUC : Ça ne regarde personne !

HERVÉ : Du calme, les gars, du calme. Nous sommes tous dans la même galère – Eroll mis à part.

Bientôt, nous allons mettre en application ce à quoi nous nous sommes entraînés aujourd'hui, et alors nous récupérerons nos femmes. A ce moment là, nous n'aurons pas menti à Eroll, nous lui aurons juste dissimulé quelques informations.

Et là il n'y a rien de mal à ça, d'autant plus que c'est pour son bien.

Après tout, nous lui servons d'exemple, puisque nous, nous sommes de vrais hommes !

LUC : Exact.

HERVÉ : Il devrait s'estimer heureux que nous nous sacrifions pour lui.

Tchin.

MARIO : Tchin.

LUC : A nos talents de meneurs.

*Hervé sort un carton et en extrait un lion en porcelaine.*

MARIO : Qu'est-ce ...

HERVÉ : Touche pas, il a coûté 200 Euros. Devant moi, dans la queue, il y avait un type qui ne pouvait s'offrir que le modèle sans dorure du socle, à moitié prix. Pauvre type. Mais moi, on ne me la fait pas. *Il montre la dorure du socle.*

C'est un cadeau que je nous fais. Parce que vous le valez bien, parce qu'on est si bien dans notre cave pour hommes.

MARIO : Et il sert à quoi ?

*Hervé le pose sur la table et le contemple.*

LUC : Tu n'en as acheté qu'un ?

HERVÉ : Oui.

LUC : Et s'il casse ?

HERVÉ : Il ne se cassera pas, il a un noyau en platine.

MARIO : Je vais lui percer une fixation.

HERVÉ : Non !

*Le portable galant de Luc sonne.*

LUC *nerveux* : Oui ? Allôôô avec, euh, cinq, non, quatre o ? Un mètre quatre-vingt deux ... non, trois, et 69 kilos. Athlétique. Les yeux bleus. Comment ? Mais c'est censé avoir quel genre de voix, un athlète ? Tu as déjà entendu Zizou parler ? Allô ? Allô ? *Regarde son téléphone et lit l'affichage* : « Défaut de communication ». Ne t'en mêle pas, toi ! Je communique comme je veux ! *Il jette le portable contre le mur.*

MARIO *examine Luc de la tête aux pieds* : Les femmes ne sont pas déçues quand elles te voient ?

LUC : J'ai pas grossi du tout !

HERVÉ : Vas-y, fais quelques pas.

*Luc fait quelques pas.*

MARIO : Il a rentré son ventre.

LUC : Pas du tout.

MARIO : Alors reste comme ça.

LUC : C'est ridicule.

HERVÉ : On va voir ça.

*Luc rentre le ventre mais finit par ne plus tenir et le ressort.*

LUC : Je peux toujours lever des meufs !

MARIO : Tu parles, même ces pouffiasses de l'internet ne veulent pas de toi.

LUC : Les femmes m'adorent. Les vraies femmes !

Je vais vous raconter. Un jour, j'ai acheté un préservatif – après tout, on ne sait jamais. Puis il n'y a rien eu, jusque peu avant la date de péremption. Mais on ne jette pas une capote comme ça, sans l'avoir utilisée !

*Rêveur* : Cela s'est passé l'automne dernier, le premier vrai jour sombre de novembre. Le Bayern contre la Lazio de Rome. Je passe chez Eroll, on avait parié. C'est Cindy qui ouvre. Eroll travaille encore, il vient d'appeler, qu'elle dit.

Elle me demande si ça me dit de regarder le match avec elle. Je lui dis, tu as un paquet de biscuits à la main. Elle me répond, c'est normal, il faut qu'on en trempe. *Il prend une pose mondaine.* Je suis comme ça.

En plus, la Lazio a gagné, et Eroll m'a donné cent Euros.

MARIO : Tu mens.

LUC : Je peux le prouver.

Quand on la baise, elle veut qu'on donne des noms à ses nichons. Elle me les a mis sous le nez et elle a gémi : « Embrasse-les. Embrasse-les ! Embrasse Bang et Olufsen !! »

*Silence. Hervé distribue de la bière. Il boivent.*

HERVÉ : Et tu l'as dit ?

LUC : Je sais plus.

MARIO : Allez !

HERVÉ : Tous ceux qui font l'amour font aussi des choses juste parce que l'autre les aime.

LUC : Aude veut que je me laisse pousser la moustache.

MARIO : Et pourquoi ça ?

LUC : Je crois que, sexuellement, elle n'a pas dépassé les années quatre-vingt.

MARIO : Björn Borg ?

LUC : Pervers, non? L'autre jour, elle m'a acheté une veste avec des épaules rembourrées. Et des bandeaux en mousse pour les poignets.

HERVÉ : Quand on aime ...

MARIO : Mais comment savoir qui aime quoi ?

HERVÉ : Par exemple quand elle fait hmm. Alors on continue.

LUC : Et si elle faisait hmm parce qu'elle pense que ça me plaît, et qu'elle veut me faire plaisir, alors que c'est moi qui suis en train d'essayer de lui faire plaisir ?

Ou plutôt : est-ce que je dois me laisser pousser cette moustache parce qu'elle le veut vraiment, ou alors, ne veut-elle ça que pour me faire plaisir, parce qu'elle croit que j'aimerais porter une moustache ?

HERVÉ : Dans ce cas, tu lui fais le plaisir de prendre plaisir au plaisir qu'elle a à te faire plaisir.

LUC : Mais d'où est-ce que je peux savoir si ce qu'elle fait, c'est parce qu'elle l'aime, ou parce qu'elle croit que je l'aime et qu'elle fait semblant de l'aimer ?

Dans ces circonstances, on risque fort de baiser à contresens.

HERVÉ : Si elle commence à faire hmm, c'est que ça lui plaît vraiment. Si toi, tu commences à faire hmm et qu'elle te répond en faisant hmm, hmm, c'est qu'elle le fait uniquement pour toi.

LUC : Et si c'était qu'elle se souvient que la dernière fois, elle avait fait hmm spontanément, et que là, elle recommence juste pour ne pas se contredire sexuellement ?

MARIO : Vous avez vu le film « Le Bateau » ?

LUC : Oui.

HERVÉ : Oui.

MARIO : C'est la même situation. Le capitaine du sous-marin sait que le destroyer britannique est prêt à le bombarder, et qu'il devrait plonger aussi profond que possible. Mais le capitaine du destroyer sait que le capitaine du sous-marin sait qu'il devrait plonger. Donc le capitaine du sous-marin devrait plutôt rester à hauteur de périscope. Mais il sait que l'Angliche sait qu'il le sait. Et l'Angliche sait qu'il sait qu'il le sait qu'il le sait. On s'arrête où, dans ce cas ? Rester à hauteur de périscope ou descendre au maximum ?

LUC : Compliquée, la guerre sous-marine.

HERVÉ : Et ceux d'en face possèdent un radar, et ils ont toujours l'avantage.

MARIO : Vous saviez que c'est une femme qui a inventé le radar ? Lady Ashley.

LUC : Une dame anglaise pleine de sensibilité.

*Noir.*

*QUATRE*

*Le matin du jour de courses suivant. Luc et Mario procèdent aux derniers entraînements.*

LUC : Chemisier – chemisier – vie intérieure.

MARIO : Chaussure – chaussure – zen.

LUC : Intérêt – intérêt – intérêt.

MARIO : Regarder – regarder – regarder.

*Ils s'échauffent comme avant un match de foot.*

LUC : Un joli chemisier, un superbe chemisier, un chemisier charmant.

MARIO : Léger sur la peau, très léger sur la peau, merveilleusement léger sur la peau.

LUC : Ça va avec tes yeux.

MARIO : Ça va avec tes cheveux.

HERVÉ : C'est bon. Vous êtes en forme.

LUC/MARIO : Oui ?

HERVÉ : Croyez-moi.

*Digne* : Les gars. Avant que nous partions, je voudrais vous adresser quelques mots.

Les gars. Mes potes. Nous avons une période difficile derrière nous. Nous avons été chassés de nos maisons, que nous avons construites grâce au travail de nos mains. Mais nous n'avons pas jeté l'éponge ! Nous avons serré les rangs et les dents, le regard toujours droit et le but toujours en vue ! Maintenant, après l'épreuve, il s'agit de faire nos preuves. Le jour est venu. Nous savons que cela ne sera pas facile. Mais nous savons aussi, qu'après nous être durement entraînés, nous avons assez de compréhension et d'énergie pour y arriver avec nos femmes ! Les gars. Mes potes. Le grand jour est là, le jour où nous accompagnerons nos femmes dans l'espace entre les chemisiers et les chaussures, jusque dans leur vie intérieure ! Le jour où nous retournerons à la maison, nos épouses au bras. Nos épouses, qui, ce soir, diront : c'était le plus beau shopping depuis l'apparition de l'homme sur terre.

*Luc et Mario applaudissent.*

MARIO/LUC : Bien parlé !

LUC : Du shopping ...

MARIO: Jusqu'à la crise cardiaque!

*Ils se tapent dans les mains, se motivent comme avant un tournoi sportif.*

HERVÉ : Shopping.

MARIO : Shopping.

LUC: Shopping.

TOUS: Shopping. Shopping. Shopping!

*Entrée d'Eroll, avec un oeil au beurre noir.*

MARIO : Salut.

LUC : Alors le champion, ça boume ?

HERVÉ : Ça roule ?

EROLL : A merveille.

HERVÉ : Dans ce cas ...

LUC : ... tout roule.

EROLL : Et chez vous, ça roule ?

LUC, HERVÉ *et* MARIO : Oui.

EROLL : Quand est-ce que vous pourrez rentrer chez vous ?

*Les autres se figent.*

HERVÉ : Nous ... nous aurions fini par te le raconter nous-mêmes.

On ne voulait pas te mentir. Ce n'était que ... passager. Des excuses temporaires. Pour ne pas te troubler.

Tu ne nous en veux pas, n'est-ce pas ?

EROLL : Au contraire. Je suis heureux maintenant.

Je me suis levé ce matin et je me suis dit : aujourd'hui, niveau sensibilité je ne suis pas à bout. J'ai demandé à Cindy si elle me trompait. Elle m'a demandé si moi, je la trompais, je lui ai redemandé, si elle, elle me trompait ... et je ne me suis pas tiré, j'ai pensé à Hemingway, à ce que lui, il aurait fait, et ... *il donne un coup de poing en l'air.*

MARIO : Comment ça ?

LUC : Où ça ?

HERVÉ : Pourquoi ça ?

EROLL : Mettre un gnon au lieu de mettre les voiles. *Il regarde sa main.*

HERVÉ : Et elle ?

EROLL : Elle m'a rendu le coup.

Puis nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Nous nous aimons plus que jamais.

HERVÉ : Dans ce cas là, tout roule pour toi, Eroll. *Il s'apprête à partir avec Luc et Mario.*

Nous, nous allions partir, pour ...

EROLL : Cindy va passer d'un instant à l'autre.

*Silence.*

LUC : Quoi ?

EROLL : Elle vient ici.

HERVÉ : Ce n'est pas vrai !

EROLL : A l'origine je ne voulais pas lui en parler mais maintenant, nous partageons tout. Comme il se doit dans un mariage heureux.

HERVÉ : Mais t'as péte un câble, ou quoi ? Tu ne crois tout de même pas qu'elle va nous laisser tranquilles, une fois qu'elle saura que nous sommes ici.

EROLL : Cindy m'a posé des questions sur vous, puis elle a appelé vos épouses.

MARIO : Non !

HERVÉ : Comment as-tu pu ?

LUC : Dis-moi, elles sont très en colère ?

EROLL : A peu près autant que si on leur avait pris tous les chemisiers et toutes les chaussures du monde. C'est intéressant à observer, de loin : une colère féminine pure, non diluée. Elles font étape à l'Enfer de Dante, elles se réchauffent avec du café au Baileys, puis elles arrivent.

HERVÉ : Notre cave pour hommes !

MARIO : Non ! Non !

LUC : Mais qu'est-ce que nous t'avons fait ?

EROLL : Vous ne comprenez donc pas ? C'est ce qui peut vous arriver de mieux. Les femmes débarquent, folles de rage, vous leur foutez sur la gueule, elles vous foutent sur la gueule, et après tout est romantisme et passion. Inspiré par – *il donne un coup de poing en l'air* – Hemingway, j'ai échafaudé ce plan pour sauver vos mariages. Pour que vous soyez bientôt aussi heureux que moi.

HERVÉ : Heureux ! Tu veux savoir combien je suis heureux ?

Je vais avoir cinquante ans, et il va falloir que je cesse de piloter. Alors que je suis criblé de dettes ! Si Alix continue à faire les boutiques à ce rythme, je serai fauché dans peu de temps.

EROLL *hésitant* : Alors sépare-toi d'elle et comme ça tu seras ... heureux.

HERVÉ : Je suis fauché parce que je suis marié avec elle, et je dois rester avec elle parce que je suis fauché. Son père nous lègue tout. En principe, je suis richissime. Sauf qu'il ne meurt pas. J'étais persuadé que cet espèce de colérique qui fume comme un pompier ne vivra même pas jusqu'à la retraite. Et maintenant, il a 75 ans, et il a arrêté de fumer !

Et grâce à toi, Alix sait que je lui ai menti, et elle va sûrement venir ici, demander le divorce.

EROLL : Je ne pouvais pas le savoir.

HERVÉ : Et dire que nous étions sur le point de faire le shopping parfait ! *Il prend la chaîne d'anneaux*. Et dire qu'il ne manquait plus qu'un kilomètre à notre chaîne.

Je me suis cassé le cul à aménager cet endroit. J'ai risqué ma vie. Mais l'un d'entre nous n'a pas su apprécier la valeur de notre cave pour hommes.

*Il s'assied sur le canapé et arrache des anneaux de sa chaîne.*

LUC : Regarde ce que tu as fait. Le pauvre Hervé !

MARIO *l'air ailleurs* : Elles ne peuvent pas venir ici.

Les femmes n'ont pas le droit d'entrer.

EROLL : Je voulais juste vous aider, maintenant que je suis heureux. Vous tracer la route vers un mariage sain.

LUC : Un mariage sain. Me fais pas rire.

EROLL : Bien sûr qu'il est sain. Depuis que nous nous sommes ... *donne un coup de poing en l'air* – il n'y a plus de doutes.

LUC : Ligue des Champions, Bayern de Munich contre la Lazio de Rome.

EROLL : Ah, le match ! Nous voulions le regarder ensemble.

LUC : En réalité ...

EROLL : ... l'automne dernier, le premier vrai jour sombre de novembre. J'étais devant ta porte, pile à sept heures trente, avec des chips et de la bière. Aude ouvre, elle venait de se faire couler un bain. « Luc vient d'appeler, il a encore du boulot. »

LUC : C'est ce que tu crois !

EROLL : Elle me demande si je voulais regarder le match avec elle. Je lui réponds : tu voulais prendre un bain, non ? Elle me dit : nous avons une télé dans la salle de bains.

*D'un air mondain* : Je n'ai pas raté une minute du jeu.

LUC : Toi avec Aude !

EROLL : Oui.

LUC : Dans ma baignoire ?

EROLL : Tu ne voulais jamais, toi, le faire dans la baignoire.

LUC : Par contre moi, j'ai baisé Cindy. Chez toi, avec des biscuits.

*Silence. Eroll sourit.*

EROLL : Mais c'est bien.

LUC : C'est pas bien du tout ! Tu as couché avec ma femme.

EROLL : C'est comme ça, un couple libéré.

LUC : Ce n'est pas parce que je suis libéré qu'Aude a le droit de se pieuter avec n'importe qui.

*Les autres regardent Luc.*

LUC : Je ne l'ai jamais fixé, ça, avec le couple libéré. Pas par écrit.

EROLL : Par oral, alors ?

LUC : Non, plutôt ... tacitement. Je ne voulais pas troubler Aude.

Elle pense que je vais à des rendez-vous d'affaire, elle en a pris l'habitude. Elle aime penser ça. Elle préfère penser ça plutôt que penser que j'ai peut-être des aventures.

Mais maintenant qu'elle sait que mes rendez-vous d'affaire sont bidons, elle va sûrement vouloir divorcer.

EROLL : Ceci expliquerait l'avocate.

LUC *et* HERVÉ : Quelle avocate ? !

EROLL : Aude voulait amener une amie à elle, qui est avocate.

LUC : Pourquoi tu ne nous l'as pas dit tout de suite ?

EROLL : J'ai pensé que ça ne veut rien dire. Je ne sais pas, moi, les femmes aiment bien sortir avec leurs copines, non ?

MARIO *hurle* : Non ! Non ! Non ! Elles n'ont pas le droit !

EROLL : Mario, mon pote, que se passe-t-il ?

MARIO : Je ne sais pas.

C'est bien ça le problème.

EROLL : Tu te sens comment ?

MARIO : Tu sais bien que je ne suis pas très sentiments.

EROLL : Tu ne veux pas voir Marion ?

MARIO : Non, enfin si. Marion est bien, non, vraiment. Elle est jolie et elle sait faire la cuisine, elle vient au cinéma avec moi, et quand il y a le bal des pompiers, on peut lui laisser les clés de la voiture.

Mais si elle arrive ici et une autre en plus, que se passera-t-il si j'éprouve pour l'autre le sentiment que je devrais éprouver pour Marion ? Je veux dire, un sentiment que j'aurais peut-être déjà dû éprouver pour Marion, mais qui ne se manifesterait que pour cette Aude, je veux dire cette autre, et dont je me rendrais ainsi compte que je ne l'avais encore jamais éprouvé ...

LUC *crie* : Arrête de tomber amoureux de ma femme !

MARIO : Ta gueule.

LUC : Nous attendons un enfant.

MARIO : Je ne suis pas du tout ... ce que tu as dit.

LUC : Tu la connais même pas.

MARIO : Va voir une de tes pouffiasses de l'internet.

LUC : Moi, je l'aime, Aude. J'ai l'ai toujours eue, alors j'en ai pris l'habitude ; et les autres, ce n'était que si ça cassait avec Aude et que je n'arrivais plus à en trouver de pareille. Il n'y a que les losers qui sont seuls !

MARIO : Je ne suis pas du tout amoureux ! *Il s'effraie du mot « amoureux ».*

HERVÉ *bondit* : Les gars ! Vous êtes des hommes, non ? Alors tenez-vous à carreau. Les femmes peuvent débarquer d'un instant à l'autre.

MARIO : Je n'ai absolument pas ...

HERVÉ : Cette cave est la seule chose qui nous reste. Je ne vais pas me croiser les bras et attendre qu'elles viennent et nous livrent à cette avocate.

Il est encore temps de défendre notre cave pour hommes.

LUC : Hervé a raison. Nous pouvons encore nous battre.

HERVÉ : Nous avons perdu, mais nous ne sommes pas des losers pour autant.

LUC : Exact.

MARIO : Manquerait plus que ça, que l'amour entre et sorte ici comme dans un moulin.

HERVÉ : C'est réservé aux hommes, ici.

EROLL : Mais comment voulez-vous vous foutre sur la gueule et vous réconcilier avec vos femmes, si vous ne les laissez pas entrer ?

HERVÉ *regardant Eroll* : C'est réservé aux hommes, ici.

MARIO : Pas de place pour les traîtres.

LUC : Les traîtres doivent partir.

HERVÉ : Quelqu'un qui nous trahit auprès des femmes n'est plus notre pote.

*Silence.*

EROLL : Si vous le dites.

J'aimais bien cette idée, nous tous avec nos femmes. Mais Cindy et moi, nous pouvons être heureux ailleurs.

Quand un toréador sait ce qu'il fait, il est toujours en sécurité.

*Il s'en va.*

*Les autres poussent le canapé devant la porte.*

HERVÉ : Nous fermons.

LUC : Nous fermons, et pour de bon.

HERVÉ : Nous restons fermes.

LUC : Fermes ensemble, et c'est bon.

HERVÉ : Elles veulent nous prendre notre cave pour hommes – et puis quoi encore ? Plus personne n'entrera ici.

LUC : Et plus personne ne sortira.

HERVÉ : Il faudrait me passer sur le corps.

MARIO : Il faudrait nous passer sur le corps.

*Silence.*

*Mario veut ranger les canettes de bière et décrocher les affiches aux playmates.*

*Les autres l'arrêtent.*

HERVÉ : Qu'est-ce que tu fais ?

MARIO : Je pensais, au cas où les femmes entreraient quand même ...

HERVÉ : Elle n'entreront pas.

LUC : Jamais.

HERVÉ : Fermé.

LUC : Bouclé.

*Mario veut enlever le canapé de devant la porte.*

MARIO : Je dois sortir.

HERVÉ : Tu restes.

MARIO : C'est trop étroit pour moi, ici. Trop sombre. Je respire pas. Il faut que je sorte.

Avant que ... l'amour entre.

HERVÉ : Du calme, Mario, du calme. L'amour ne pénétrera pas ici.

MARIO : Et si oui, alors quoi ? Je serai prisonnier.

*Mario veut s'échapper par la fenêtre.*

HERVÉ *le retient* : Mario ! Nous sommes dans la cave !

Dans notre cave pour hommes. Nous devons accepter ça.

LUC : Accepter ensemble.

HERVÉ : Nous faisons corps, n'est-ce pas ?

MARIO *se calme* : Si elles entrent ici, il faudra qu'elles passent sur le mien.

HERVÉ : C'est bien.

*La porte est secouée de l'extérieur. Les trois hommes se jettent sur le canapé.*

MARIO *hurle* : Il faudra nous passer sur le corps !

HERVÉ : En position de combat.

*Hervé éteint la lumière. Seule la lampe « SORTIE SECOURS » reste allumée.*

MARIO : Alerte !

LUC : Tout le monde à bord.

MARIO : C'est réservé aux hommes, ici.

LUC : C'est notre espace.

HERVÉ : Notre vie intérieure.

MARIO : Vous n'avez rien à faire ici.

*Les secousses deviennent plus fortes.*

HERVÉ : Retournez d'où vous venez !

LUC : En haut.

MARIO : Faire les boutiques.

LUC : Allez divorcer ailleurs !

HERVÉ : Et de quelqu'un d'autre !

LUC : Ne comptez pas sur nous.

MARIO : C'est pas vos oignons, notre désordre !

HERVÉ : Vous n'entrerez jamais.

MARIO : Il faudrait nous passer sur le corps.

LUC : Barrez-vous !

HERVÉ : Tirez-vous !

MARIO : Cassez-vous !

*Les secousses cessent.*

*Silence.*

HERVÉ : Ce n'est qu'un truc. Elles veulent que nous baissions notre garde.

MARIO : Elles prennent leur élan.

LUC : On n'est pas nés de la dernière pluie, nous !

*Un bruit lointain.*

HERVÉ : Tous aux abris !

*Les hommes se planquent derrière le canapé.*

*Noir.*

*CINQ*

*Beaucoup, beaucoup plus tard. Les hommes ont barricadé la porte avec tous les objets mobiles à leur disposition et attendent toujours.*

LUC : Elles le prennent longtemps, leur élan.

HERVÉ : Elles veulent nous saper le moral.

MARIO : Un moment d'inattention, et elles nous surprennent.

LUC : Et si elles ne venaient vraiment plus ?

HERVÉ : Bien sûr qu'elles viendront.

Et là, nous ne les laisserons pas rentrer.

LUC : Nous y voilà, à la fin.

Nous nous sommes tellement entraînés à comprendre nos femmes que maintenant, elles ne veulent plus rien savoir de nous.

Nous avons fait chuter nos prix.

C'est la braderie des sentiments.

Et nos femmes préfèrent tourner autour du sushi.

MARIO : Nous, on a fait le tour de la question, mais elles, elles préfèrent nous jouer des tours, alors nous tournons autour du pot.

HERVÉ : Vous savez, parfois je rêve d'être dans un sous-marin.

LUC : Dans un sous-marin, pas question de vilains tours.

HERVÉ : Un sous-marin, ça va tout droit.

*Silence.*

HERVÉ : Bien sûr qu'elles viendront.

MARIO : Après tout, elles ne peuvent rien sans nous.

LUC : Elles ne viendront plus !

MARIO : Elles viendront !

HERVÉ *a déniché trois canettes dans lesquelles il reste un fond* : L'essentiel, c'est que nous soyons potes. Alors advienne que pourra.

LUC : Tchîn.

MARIO : Tchîn.

HERVÉ: Tchîn.

*Il rebranche le téléviseur.*

Il y a un match ce soir, non ?

MARIO : Exact. Classe.

LUC : Alors tout boume, les champions. *Il a trouvé un morceau de pizza dans un carton.*

HERVÉ : Maintenant, nous allons passer une belle soirée sans femmes. Sans Eroll.

LUC : On l'emmerde !

MARIO : Qu'il aille se faire foutre dehors avec son bonheur !

LUC : Nous, nous restons ici.

HERVÉ : Tranquillement, calmement. *Il allume la télé, l'image reste noire. Mario et Luc tentent eux-aussi d'allumer le poste.*

HERVÉ : Je vais y arriver.

LUC : Laissez-moi faire.

MARIO : C'est rien.

*Le téléviseur refuse de marcher.*

MARIO : Putain de meufs.

LUC : C'est vraiment de la merde.

HERVÉ : C'est toujours la même chose, quand on veut regarder un match en paix.

MARIO : Un match de foot. Quoi de mal à ça ?

HERVÉ : Nous ne voulons rien de plus, après tout.

MARIO : Un peu de foot.

HERVÉ : La chose la plus naturelle au monde.

LUC : Elles ne nous permettent rien, même pas un innocent petit match de foot.

MARIO : Y a que les losers qu'on traite comme ça !

LUC : Et ici, il n'y en a pas.

HERVÉ : Car nous sommes solidaires. Car nous sommes une équipe. *Il va chercher la chaîne d'anneaux.*

LUC : Un pouvoir !

HERVÉ : Comme autrefois.

MARIO : Ici, le pouvoir est à nous.

HERVÉ et LUC *trinquent* : Exact.

MARIO : Sérieux, quoi. *Il désigne le chauffage.* Nous contrôlons la climatisation de tout le centre commercial.

LUC : C'est vrai.

MARIO : Voyons combien de temps elles feront les boutiques en plein hiver, si nous leur coupons le chauffage.

LUC : Vous voulez qu'on le coupe ?

HERVÉ : Oui. Coupons.

MARIO : Froidement. *Il coupe le chauffage et brise la lampe « SORTIE SECOURS ».*

HERVÉ *crie* : Comme nous sommes bien, dans notre cave pour hommes !

MARIO : Nous allons les refroidir.

LUC : Elles seront forcées de venir.

HERVÉ : Tchin.

LUC : Tchin.

MARIO : Tchin.

*Il ne se passe rien. Les trois hommes s'ennuient à mourir.*

LUC *ramasse le portable à flirts qu'il avait jeté contre le mur et enfourne quelques graines de café* : Je crois qu'il fonctionne encore. Quelqu'un peut-il m'appeler ?

*Une secousse à la porte. Les trois hommes se jettent dessus et démontent le barrage à toute vitesse.*

HERVÉ : On arrive.

LUC : On arrive.

MARIO : Une seconde.

LUC : Juste un instant.

HERVÉ : Et on va aller faire les boutiques.

TOUS LES TROIS : Du shopping !

LUC : Longtemps ...

HERVÉ : ... plein d'intérêt.

MARIO : Dans tous les zens ...

LUC : ... où tu voudras.

*Ils ouvrent la porte. Dehors se tient Eroll, avec une casquette/un t-shirt portant le logo du centre commercial.*

EROLL : Je passais juste pour vous dire que j'étais toujours très heureux.

MARIO, LUC *et* HERVÉ : Où sont les femmes ?

EROLL : Dans le centre, comme toujours.

MARIO : Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'elles viennent ici, et qu'elles se battent !

EROLL : Vos femmes ne s'intéressent plus à vous.

HERVÉ : Elles ont besoin de nous. Nous nous sommes entraînés ...

EROLL : Nous leur rendons leur shopping beaucoup plus inoubliable que vous ne l'avez jamais pu.

MARIO : Qui ça, « nous » ?

EROLL *montre sa casquette/son t-shirt* : J'ai créé un salon.

HERVÉ : Un salon ?

EROLL : Un salon réservé aux hommes, dans l'enceinte du centre commercial. Les femmes qui font les boutiques peuvent y laisser leurs époux, et en échange, elles reçoivent un accompagnateur masculin professionnel, spécialisé dans le harcèlement et le cassage de pieds.

HERVÉ : Nous faisons ça très bien nous-mêmes !

EROLL : Mais justement, vous avez perdu la main. Mes accompagnateurs professionnels se plaignent, geignent et s'impatientent aussi longtemps que les femmes le veulent.

Et elles, ça les amuse follement de s'énerver là-dessus et de s'imposer quand même à la fin.

Après tout, que vaut un chemisier si on peut l'acheter sans encombre ? Il n'y a que les heures de dispute avec l'accompagnateur qui rendent le shopping vraiment excitant. Car – notez bien ! – ce que femme veut, c'est ce que femme ne veut pas.

En tout cas, Cindy est ravie. Nous venons ensemble, je lui confie mon meilleur accompagnateur, elle fait ses courses et moi, avec mon expérience d'auteur, je m'occupe des autres époux : minigolf, anti-stress, motorologie ... sans oublier qu'un psychologue diplômé remet à chacun une prise électrique personnalisée.

Quant aux mordus, je leur propose des cours d'initiation à Hemingway : boxer, pêcher, boire mélancoliquement du martini, tout ça tout le samedi. Et la chasse au canard nous apprend à estimer le degré de consolation que procure la camaraderie virile et silencieuse du chien de fusil ...

MARIO : Nous avons coupé le chauffage.

LUC : Nous allons vous refroidir.

EROLL : Le centre est climatisé. Ce truc-là ne chauffe plus que la chaufferie.

*Silence.*

EROLL : Bon, ben, il faut que j'y retourne.

HERVÉ : Tu les payes combien, tes accompagnateurs ?

EROLL : Ils sont tous hautement qualifiés.

HERVÉ : J'ai la carte noire Centurion.

*Eroll rit.*

HERVÉ : Eroll, nous avons toujours été potes.

EROLL : Vous pouvez passer quand vous voulez. Je vous ferai un prix d'ami.

LUC *et* MARIO : Non !

EROLL : En plus, nous avons le câble. Vous vous rendez compte : le câble !

MARIO : On reste ici !

LUC : Dégage, traître. Nous ne voulons pas être ailleurs.

EROLL : C'est pas pour dire, mais il fait plutôt froid, ici. Vous voulez que je vous fasse envoyer des couvertures ?

MARIO : Non !

HERVÉ : Nous devons l'accepter.

LUC : Nous allons nous y faire. *Il s'enveloppe dans la couverture ignifugée.*

EROLL : Comme vous voudrez. Je passais juste pour vous dire que j'étais toujours très heureux.

*Eroll éteint la lumière et s'en va.*

*Le bruit d'une canette qui s'ouvre.*

MARIO : T'en ouvres aussi une pour moi ?

HERVÉ : Je n'ai fait qu'éternuer. Il n'y a plus de bière.

LUC : Ça se refroidit un peu, non ?

HERVÉ : Dis pas de conneries.

MARIO *essaie de rallumer le chauffage, mais il ne marche plus* : C'est rien, je vais le réparer.

HERVÉ : Dans ce cas, tout roule.

MARIO : Mais oui. Chez toi, ça roule pas ?

LUC : Mais si, ça roule. Et vous, mes poules ?

HERVÉ : Tout roule, c'est cool.

*Silence. La température baisse.*

HERVÉ : Et, dans l'entreprise ...

LUC : A merveille.

Beaucoup de boulot, mais je ne peux pas me plaindre.

HERVÉ : Mais maintenant, nous avons du temps libre. Nous pouvons faire ce que nous voulons.

MARIO : Sans que les meufs nous fassent chier.

LUC : Du foot jusqu'à plus soif.

MARIO : Je vais la réparer, cette télé. Comme le chauffage.

LUC : Peut-être qu'il y aura encore un de ces super buts de la tête.

HERVÉ : Je sais, comme à Leverkusen.

LUC : Sinon, je peux toujours appeler l'ingénieur du département recherche et développement.

MARIO : J'y arriverai.

Ce n'est sûrement qu'un faux contact.

LUC : Sûr. Un faux contact.

HERVÉ : On va s'en sortir.

*Rideau.*